

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Éditions JCL et Triptyque : 30 ans

Sébastien Lavoie

Numéro 127, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36777ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, S. (2007). Éditions JCL et Triptyque : 30 ans. *Lettres québécoises*, (127), 60–61.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2007

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

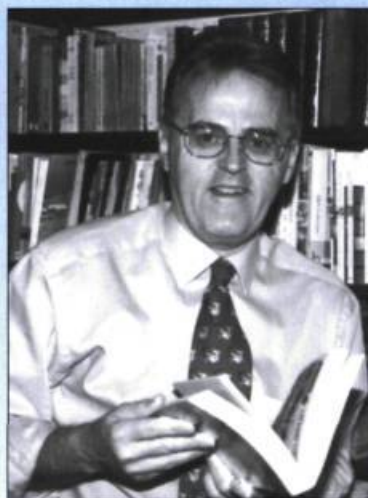
<https://www.erudit.org/fr/>

# Ciel, trente ans !

**L'année 1977 a marqué la fin du baby-boom de l'édition avec la naissance des Éditions JCL et des Éditions Triptyque, qui fêtent donc leur trentième anniversaire en 2007.**

Cette année-là, Les Éditions du Jour avaient rétrocédé à Jean-Claude Larouche les droits de sa biographie sur *Alexis le Trotteur*, et l'auteur a décidé de la republier à compte d'auteur, tout bonnement. « Sauf que lorsque tu mets ton adresse sur un livre que tu publies, les manuscrits commencent à rentrer le lendemain matin... » L'auteur s'est alors mué en éditeur, et c'est en 1979 qu'a été publié le deuxième livre de la jeune maison d'édition. Au fil des ans, le rythme des publications s'est accéléré et l'éditeur a pu travailler à temps plein à sa maison d'édition. L'aide gouvernementale? L'éditeur n'a jamais vraiment compté là-dessus et, de fait, il a dû attendre vingt ans avant de toucher une subvention. De même qu'il a dû attendre vingt-cinq publications, soit huit ans, avant de sortir de la marge grâce à un premier titre tiré à plus de cent mille exemplaires (*Des fleurs sur la neige*, le fameux récit d'Élisa T.), succès qui lui a permis d'embaucher une employée à temps plein et d'ouvrir un bureau.

Le navire de monsieur Larouche venait tout juste d'arriver en haute mer quand on a découvert une sérieuse avarie dans la coque, un incident nommé « plagiat ». De là, poursuite, saisie des biens après jugement, inquiétude des partenaires d'affaires et, bien sûr, énergies et argent mis ailleurs que là où monsieur Larouche aurait bien voulu les mettre. C'est que l'éditeur est toujours le premier responsable



JEAN-CLAUDE LAROUCHE



d'un plagiat, même s'il n'est que l'instrument du crime.

— Avez-vous eu une petite pensée pour monsieur Brûlé, plus tôt cette année ?

— Oh que oui. Ça peut arriver à tout le monde, je dis bien tout le monde, quelque chose comme ça.

En 1992 paraissait le centième titre des éditions JCL. La grisaille du plagiat durait encore, mais le paquebot était maintenu à flot; puis, il s'est renfloué grâce à un autre livre-témoignage et il a continué son voyage au gré du courant, allant mouiller son ancre un peu partout, notamment en Europe (la maison d'édition n'a pas de projet éditorial

précis, sinon qu'elle se refuse à faire de la bande dessinée — trop cher — dans un milieu où il y a trop de gros joueurs). Le catalogue de la maison compte maintenant 380 ouvrages.

Au départ, le milieu n'avait pas misé grand-chose sur la maison d'édition, sous prétexte qu'une telle entreprise ne pouvait voir le jour en région, mais aujourd'hui ces pronostics semblent risibles au vu de l'expérience de monsieur Larouche. C'est que « l'édition n'a plus de lieux », soutient-il et, de fait, il compte presque autant d'auteurs venant de sa région que du reste du Québec.

De quoi est fait l'avenir, l'éditeur n'en sait rien sinon qu'il se doute que l'aventure se terminera probablement par une vente. « J'ai déjà eu des offres, d'autres viendront sûrement. » Le plus difficile, c'est de décider du moment du départ, dira-t-il, mais n'ayant que 63 ans et jouissant d'une bonne santé, il fait

remarquer que « bien des éditeurs ont travaillé jusqu'à 80 ans passés ».

N'y a-t-il pas plus douce retraite que le travail ?

## Trip à trois littéraires, façon baba cool

**Robert Giroux et le reste de la bande à Triptyque seraient sans doute d'accord avec Jean-Claude Larouche, à propos de cette édition qui n'a plus (ou pas) de lieu.**

Ce n'est qu'à l'occasion de sa majorité, en 1995, que la maison a mis fin à sa période de nomadisme pour se sédentariser dans un joli loft de l'est du Plateau-Mont-Royal. Une mauvaise décision sur le plan des affaires, dira un monsieur Giroux fier d'être, par ailleurs, économe, mais une bonne décision par rapport aux relations de travail et d'amitié.

Car chez Triptyque, tout n'est qu'affaire de passion.

*Issus de milieux populaires, imprégnés d'artisanat plutôt que d'art, dotés de très peu de moyens financiers, mais amoureux des livres et du milieu de la littérature, grands lecteurs devant l'Éternel, autodidactes pour ainsi dire fervents, les fondateurs des Éditions Triptyque et de la revue Moebius établissaient ce qu'on pourrait appeler des ateliers de travail, le plus souvent autour d'une table de cuisine, comme cela se faisait,*

*semble-t-il, au Noroît ou aux Herbes rouges...*

Effectivement, Les herbes rouges dont la philosophie « nouvelle écriture » (« formaliste et un peu pointue qui allait sévir à l'époque<sup>1</sup> ») était bien loin de la vision des trois fondateurs de la nouvelle maison d'édition, Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon, tous intéressés d'abord et avant tout par la poésie.

— C'était une gang de hippies, finalement.

— Peut-être qu'on peut dire ça, dans la mesure où nos livres étaient imprimés sur du papier coupé dans le mauvais sens. Mais moi, je parlerais plutôt d'artisans. Nos livres ont été montés à l'ancienne jusqu'en 1990...



ROBERT GIROUX

N'empêche, le petit livre produit pour les vingt-cinq ans de la maison d'édition parle en ces termes de l'arrivée de Robert Giroux comme directeur littéraire : « Robert Giroux possédait une voiture, ce qui constituait un *must*, un luxe qui allait transformer les habitudes du petit groupe, en apparence du moins. Il avait aussi une cave, un hangar, un répondeur téléphonique, un télécopieur qui ronronnait [...] » Ce que Robert Giroux dit avoir apporté à la maison d'édition (disons en 1980, date de son entrée dans la fonction de dirigeant), outre un intérêt pour le roman et les livres traitant de musique, c'est la structure d'un professeur d'université... sans oublier la cave et le hangar mentionnés plus haut (ne riez pas, c'est très utile pour une maison d'édition qui s'enorgueillit de ne jamais pilonner).

### PLUS ON EST DE FOUS...

Trente ans de Triptyque, c'est aussi trente ans de *Moebius*, forcément, puisqu'il s'agit de deux branches issues d'un même tronc (les deux entités se dissocient seulement sur le plan administratif). *Moebius*, qui fut d'abord l'incubateur de Triptyque et qui fait maintenant figure de vieux beau largué sur le bord de la piste de danse sous prétexte qu'il n'est plus une figure nouvelle dans le bar littéraire. C'est du moins l'avis de monsieur Giroux, qui regrette que les efforts passionnés de la bande soient négligés, voire carrément ignorés.

— Dans le livre que vous avez produit pour le 25<sup>e</sup> anniversaire, vous semblez amer face aux critiques...

— C'est un milieu où tout le monde se connaît et où l'on ne semble plus faire la distinction, parfois, entre l'aspect promotionnel du livre et sa critique. Non, ce qui a sans doute irrité, c'est que j'ai nommé ceux qui ne faisaient pas mon affaire... On ne reçoit pas beaucoup d'attention médiatique, pourtant il y a autant de travail dans un numéro de *Moebius* que dans trois livres...

Eh non, la francophonie n'aime pas la nouvelle, ni en livre ni en revue, ça, je le savais ; mais c'est monsieur Giroux qui m'a appris qu'un recueil de poésie se vend plus, en moyenne, qu'un recueil de nouvelles. À la lumière de ces faits, on comprend mieux que les artisans de la revue ont eu besoin d'un dur désir de durer et que c'est un exploit, dans les circonstances, d'avoir réussi à tenir la distance pendant trente ans.

Certes, grâce à « une politique éditoriale accueillante, généreuse et ouverte, à un éclectisme de bon aloi<sup>5</sup> », la revue a su se garder jeune, mais comme elle s'est

« longtemps vantée de publier de bons textes plutôt que des noms connus<sup>4</sup> », elle s'est retrouvée souvent prise entre l'arbre et l'écorce, « position difficile à tenir<sup>5</sup> ».

Au fil du temps, le mandat de *Moebius* s'est élargi en même temps que celui de Triptyque, le format de la revue aussi s'est élargi et, d'une trentaine de pages à ses origines, il est devenu de plus en plus volumineux, passant à plus de cent pages. C'est alors, peut-être, que l'équipe a senti le besoin de distinguer, parmi tous les textes qu'elle publiait, ce qu'il est convenu d'appeler la crème de la crème que représente le Prix de la bande à *Moebius*.

### DERNIER PANNEAU

— Et les essais, on n'en a pas parlé... C'est alimentaire ?

— Non ce n'est pas alimentaire, on aime tout ce qu'on fait. Mais, bien sûr, l'essai a une vie plus longue en librairie qu'une œuvre de fiction, qui peut nous être retournée après deux mois (N.D.A. Mais où sont passés les gens qui crient au scandale ?), et, en France, il se vend mieux que la fiction.



Et quand un professeur transforme un essai en manuel scolaire, c'est toute la chaîne livresque qui est heureuse... C'est à ce mot, « heureux », que le représentant de *Lettres québécoises* se rebiffe. Mais la maison d'édition n'a pas connu le moindre écueil ? Il semble bien que tout ait toujours été au rose fixe (« Notre modestie nous garde en santé ! »), du moins de l'avis de l'éditeur qui avoue, par contre, qu'il souhaite parfois que les relations s'améliorent entre les éditeurs et les auteurs. L'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) est sévère avec les éditeurs littéraires, dira-

il en ajoutant que certains auteurs manquent de reconnaissance et que la relation qu'ils développent avec l'éditeur n'est pas valorisée (c'est que deux auteurs de Triptyque sont allés récemment se faire couvrir de gloire ailleurs).

Quels sont les défis qui attendent Triptyque ? Là-bas, comme chez JCL, l'éditeur commence à penser à la manière dont il va passer le flambeau, avouant avoir de la difficulté à former une relève. Du reste, rachat, fusion, toutes les portes restent ouvertes, mais gageons que les gens de chez Triptyque n'ont pas fini de nous faire découvrir les nouveaux Maxime-Olivier Moutier et autres Marie-Hélène Poitras.

1 à 5. Robert Giroux, *Ving-cinq ans déjà!*, Les Éditions Triptyque et la revue *Moebius*, 2002, n. p.

Visitez le site des  
Éditions Perce-Neige  
[www.perceneige.info.ca](http://www.perceneige.info.ca)